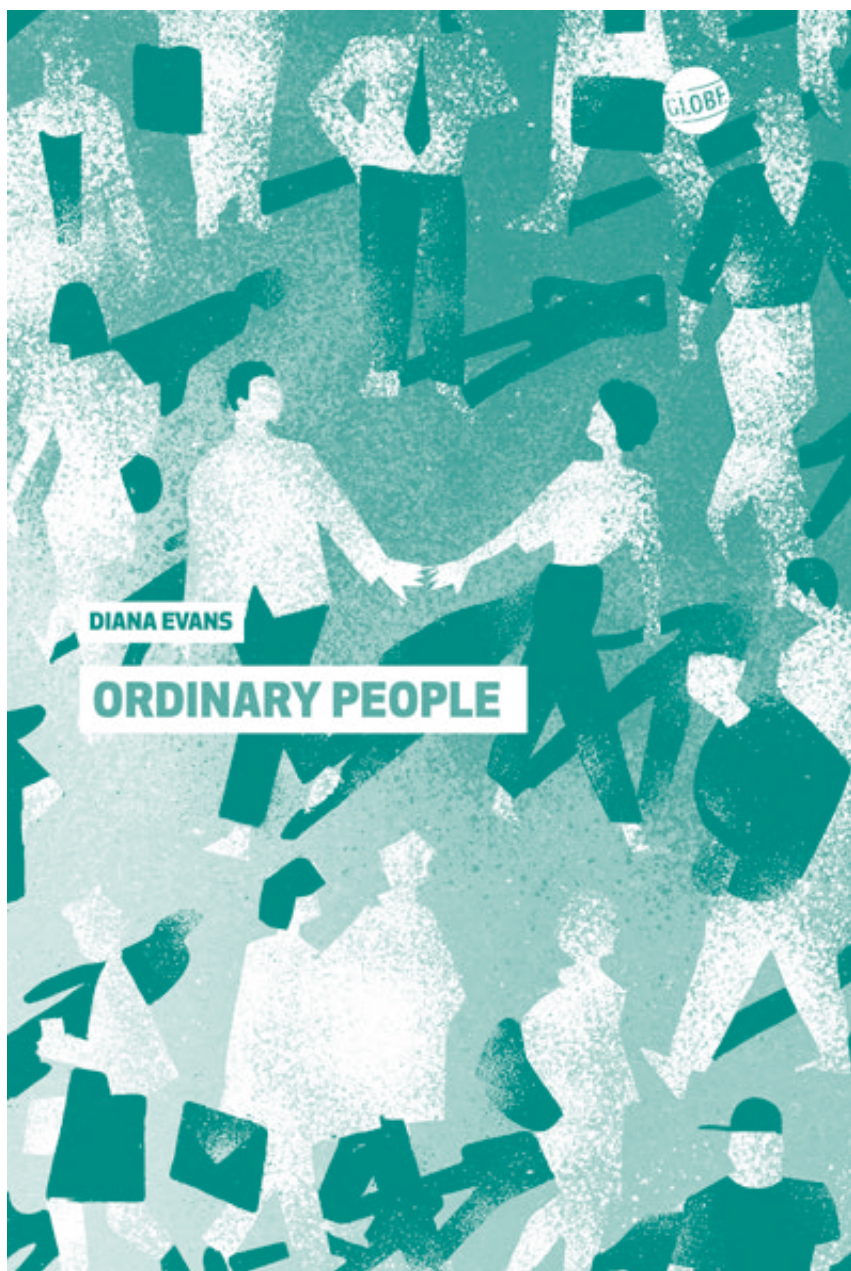




DIANA EVANS

ORDINARY PEOPLE

LE MOT DE L'ÉDITEUR



Couverture : Gabriel Gay.

« **P**eut-être que nous vivons et apprendrons peut-être que nous nous détruirons et brûlerons, peut-être que tu resteras, peut-être que tu partiras, peut-être que tu reviendras, peut-être une autre dispute, peut-être que nous ne survivrons pas, mais peut-être que nous grandirons », chante le compositeur soul américain John Legend dans sa chanson « Ordinary People ».

C'est le titre du troisième roman de Diana Evans écrit sous musique et dont les arpèges de Legend rythment ses 400 pages. C'est aussi le premier roman de fiction des éditions Globe, non pas en opposition mais en apposition à cette « non-fiction » que nous aimons tant. Cependant, un peu d'imagination est parfois nécessaire pour dire la vérité, saisir la vie qui file entre les doigts et nous en apprendre plus sur nos contemporains que n'importe quel essai, récit, enquête. Dans la grande tradition du roman réaliste du XIX^e siècle, Diana Evans – souvent comparée à Tolstoï – raconte quinze ans des vies de Michael et Melissa, Stephanie et Damian, couples pris en sandwich entre deux siècles et dont la trajectoire amoureuse pourrait se résumer à ce cruel exergue d'Edward Thomas : « Je me suis construit une maison de verre, / J'ai mis des années pour le faire / Et j'en étais fier. / Maintenant, hélas, / Si, grâce à Dieu, / Quelqu'un pouvait m'en défaire ! »

Véritable examen du couple, de ses troubles et de ses imparables impasses, *Ordinary People*, le roman, n'en reste pas moins l'encéphalogramme impitoyable et plein de compassion de nos unions postmodernes. Diana Evans taille, cisaille et rend palpable la détresse amoureuse, l'incompréhension, la solitude à deux, la vacuité spirituelle, loin des ancêtres et des traditions pourtant présentes – un jour, on recherchera nos racines, un jour, on emmènera les enfants à la source – et saisit les moments les plus poignants de la vie de couples en pleine panique existentielle et confrontés à la question centrale de l'intégration. Occupés toutes ces années à travailler pour s'intégrer, mais à quoi, comme qui? Michael, Melissa, Stephanie et Damian comprennent, alors qu'il est trop tard, qu'ils ont oublié de se préoccuper du plus important : faire connaissance et s'aimer. Le *Couples* de John Updike qui, à la fin des années 1960, peu après la révolution sexuelle, explorait l'insatisfaction sentimentale et sexuelle dans la province de Boston nous paraît bien cynique comparé au *no man's land* dans lequel sont jetés les héros de Diana Evans, abîmés par les efforts pour atteindre le graal : mais lequel, nous demandons-nous? *Nous ne sommes que des gens ordinaires, nous ne savons pas où aller.* Et si la littérature pouvait nous dire au moins quelles impasses éviter?

Valentine Gay

QUESTIONS À DIANA EVANS



Chaque personnage possède des facettes de ma propre personnalité

Diana Evans, quand on découvre votre œuvre, on est saisi par la poésie omniprésente, par l'humour, et par votre sens de la formule. Acceptez-vous de nous décrire votre façon de travailler votre texte, votre style ? Être danseuse l'influence-t-il ?

Lorsque j'écris, j'essaie de dérouler les pensées et les images jusqu'à épuisement complet, pour tirer le maximum de la langue. Comme si j'essorais un chiffon. Ensuite, je relis et je coupe. C'est un processus long et parfois laborieux d'amener le texte à la destination que j'ai en tête. J'aime quand l'écriture est musicale et mouvante, qu'elle chante à sa manière. Peut-être que j'aborde, en effet, les choses comme une danseuse, en faisant apparaître des motifs et des fioritures.

De l'épigraphe à l'épilogue, court la métaphore du Crystal Palace, tel un Phénix de verre qui pourrait servir d'exemple aux personnages. Comment avez-vous eu l'idée de cette figure ?

J'ai développé une fascination pour l'histoire du Crystal Palace pendant la rédaction d'*Ordinary People*, sa gloire et son déclin, comme les hauts et les bas d'une histoire d'amour, et les deux tours qui y sont liées, tels deux amants se tenant à distance l'un de l'autre tout en occupant le même espace.

J'aime utiliser l'iconographie culturelle, géographique et historique dans mes histoires, pour donner de l'épaisseur aux personnages en leur fournissant une toile de fond symbolique, afin que ce qu'ils vivent s'inscrive dans quelque chose de plus grand et devienne universel, tout en demeurant propre à leur lieu et à leur époque.

La couleur tient une grande place dans vos descriptions d'objets, de vêtements, de décoration intérieure, cependant aucune personne n'est définie par sa couleur de peau. « Les gens ne sont pas noirs

ou blancs, mais bruns, beiges ou roses », dit la petite Ria. Après l'« intégration », ne leur reste-t-il qu'à vivre la vie décevante des gens ordinaires ?

J'essaie de me réapproprier le vocabulaire de la couleur sans sa dimension politique. Je veux que « noir » ne soit que ça, une couleur, qui ne définisse pas une personne dans son entièreté et ne suffise pas à la caractériser. La race a pour effet d'occulter l'identité personnelle, et une partie de mon projet consiste à présenter l'idiosyncrasie et la psychologie profonde de mes personnages, afin que nous les voyions uns et uniques, et, autant que faire se peut, non colorés. J'ai utilisé « noir » dans le texte en étant toujours consciente que ce mot était lourd d'un sens que j'essayais d'alléger, voire de modifier légèrement, en le ramenant à sa définition première.

Hilarante et consternante, la scène du « Baby Beat », cette séance de coaching du bébé heureux... Vous l'avez vécue ? Avez-vous le sentiment, avec ce texte, de briser le tabou de la maternité en littérature ?

J'ai essayé ce genre de cours avec des bébés et je les ai trouvés assez atroces. Ils sont, en général, remplis de femmes, pratiquement sans hommes, et entretiennent l'idée que le soin des enfants est le « boulot des femmes ». Cette idée est encore profondément ancrée dans notre société, à un niveau structurel. On a parcouru beaucoup de chemin grâce au féminisme et à nos choix personnels, mais c'est toujours un « monde d'hommes », à dessein, les progrès n'étant parfois que superficiels. C'est important de soulever ce sujet. L'idée même d'un tabou autour de la maternité dans la littérature montre à quel point c'est insidieux.

Votre roman dessine aussi deux trajectoires possibles d'écrivain : Melissa s'est rêvée poétesse et se découvre gratte-papier, constamment dérangée – c'est une femme. Damian, discipliné et absorbé, finit par s'épanouir en écrivant une pièce sur Michael Jackson – c'est un homme. Avez-vous connu leurs doutes et leurs affres ?

Chaque personnage possède des facettes de ma propre personnalité, ce qui me permet de les incarner et de les écrire de l'intérieur. Je ne pensais pas particulièrement au genre quand j'ai élaboré les parcours

J'aime quand l'écriture est musicale et mouvante, qu'elle chante à sa manière

d'écriture de Melissa et Damian, mais je pense qu'il est vrai que, d'une manière générale, les femmes doutent beaucoup plus que les hommes. Les hommes sont également plus volontiers pris au sérieux que les femmes. Même quand ils écrivent sur l'amour et sur l'éducation des enfants, c'est considéré comme plus pertinent, et d'une portée sociale supérieure.

Dans un article récent du *Sunday Times* où vous rendez hommage à trois femmes de lettres tutélaires, vous dites de Toni Morrison qu'elle est « une tantine hautaine qui pourrait vous gifler avec une seule phrase exquise ». Comment aimeriez-vous être qualifiée un jour (dans quarante ans ?) par une débutante admirative ?

Comme une âme douce qui a apporté de la poésie, du rire, du réconfort et du pouvoir, emballés dans des romans.

RÉSUMÉ

Occupés toutes ces années à travailler pour s'intégrer, mais à quoi? Comme qui?

À Londres, dans une ville amoureusement parcourue et habitée, de l'élection de Barack Obama à la mort de Michael Jackson, deux couples se débattent avec leur histoire, le travail, la quarantaine, les illusions perdues, et leur statut d'émigrés de la deuxième génération devenus parents à leur tour. Ils ont cru à l'intégration, voilà qu'ils se désintègrent.

Pourquoi le pronom «je» a-t-il disparu, corps et âme, de la langue de leurs couples?

Quand les bras grands ouverts de la maternité se sont-ils refermés comme les dents d'un piège?

Diana Evans saisit les moments les plus poignants de la vie de couple au XXI^e siècle en plein tourment existentiel.

DIANA EVANS

Fille d'un couple mixte britannico-nigérian, née à Londres, Diana Evans a passé une partie de son enfance à Lagos. Devenue danseuse dans une troupe de Brighton, puis journaliste, elle a publié en 2005 un premier roman très remarqué, *26A*, qui a obtenu le prestigieux prix Orange. *Ordinary People* est son troisième roman.

DANS LA PRESSE

Souvent comparée à Dickens, c'est pourtant à Tolstoï que me fait penser Evans dans sa façon de mêler l'anecdotique et l'exceptionnel.

Katy Waldman,
The New Yorker

Une merveilleuse description du mariage et de la quête – souvent pénible – de notre identité.

The Observer

Ce roman nous rappelle au pouvoir unique et inégalé de la littérature : sa capacité à dépeindre sous un autre jour un univers intimement familial. Et nous faire grincer des dents à chaque page.

The Evening Standard

DIANA EVANS



DIANA EVANS A ÉTÉ DANSEUSE À BRIGHTON AU SEIN DE LA COMPAGNIE MASHANGO.

Legend

«**ORDINARY PEOPLE**» est le titre d'une chanson de John Legend tirée de l'album *Get Lifted*.

« **Au fond, ce qui me passionne, c'est le combat que nous avons tous à mener pour être nous-mêmes, pour parvenir à faire exister la personne que nous sommes vraiment. [...]** C'est ça qui m'intéresse le plus – ce combat crucial, ce point d'intersection entre l'individu et le corps social, et ses manifestations concrètes dans notre vie de tous les jours. »

Walker

Les auteurs qui l'ont beaucoup influencée en tant qu'écrivaine : John Updike, Alice Walker, Léon Tolstoï, Richard Yates

Updike

La playlist du livre est disponible sur diana-evans.com

Tolstoï

Yates

« Je n'aborde pas la question de la condition noire, de ce que c'est qu'être noir à Londres aujourd'hui, comme un phénomène extérieur : je le décris de l'intérieur, comme une expérience intime, intrinsèque à mes personnages. En ce sens, je ne dirais pas que je n'écris pas sur la question raciale, parce qu'on ne peut pas mettre en scène des personnages noirs sans aborder cette question [...]. Mais je ne voudrais pas que ces thématiques occultent mes personnages ni qu'elles prennent le pas sur ce qui me tient le plus à cœur : l'entrée dans l'âge mûr, avec les doutes et les crises d'identité que cela implique. Voilà ce qui me fascine vraiment. »

**EN LIBRAIRIE
LE 11 SEPTEMBRE 2019**

ORDINARY PEOPLE
Traduit de l'anglais par
Karine Guerre
384 PAGES – 22 EUROS



9 782211 239684



Éditions GLOBE – groupe *l'école des loisirs*

RELATIONS & COMMUNICATION LIBRAIRES
Marie Labonne
marie.labonne@editions-globe.com
01 42 22 60 24

RELATIONS PRESSE
Agence Anne et Arnaud
Arnaud Labory
arnaud@anneetarnaud.com
06 22 53 05 98

DIFFUSION FRANCE
Flammarion
87, quai Panhard-et-Levassor – 75013 Paris
01 40 51 31 00

ÉDITIONS GLOBE
11, rue de Sèvres – 75006 Paris
01 42 22 94 10 – contact@editions-globe.com

RETROUVEZ TOUT NOTRE CATALOGUE
www.editions-globe.com